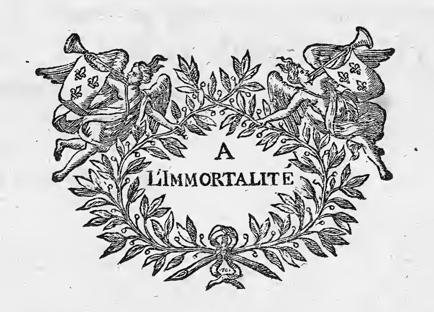
DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Le Jeudi XI Décembre M. DCC. LXXXVIII,

A LA RÉCEPTION

DE M. VICQ D'AZYR.



A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXVIII.



M. Vicq d'Azyr ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de M. le Comte de Buffon, y vint prendre séance le Jeudi 11 Décembre 1788, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

DANS le nombre de ceux auxquels vous accordez vos suffrages, il en est qui, déjà célèbres par d'immortels Ecrits, viennent associer leur gloire avec la vôtre; mais il en est aussi qui, à la faveur de l'heureux accord qui doit régner entre les Sciences & les Arts, viennent vous demander, au nom des Sociétés savantes, dont ils ont l'honneur d'être Membres, à se perfectionner près de vous dans le grand art de penser & d'écrire, le premier des Beaux-Arts, & celui dont vous êtes les arbitres & les modèles.

C'eſt ainſi, MESSIEURS; c'eſt ſous les auſpices des Corps ſavans auxquels j'ai l'honneur d'appartenir, que je me préſente aujourd'hui parmi vous. L'un de ces Corps (1) vous eſt attaché depuis long-temps par des liens qui ſont chers aux Lettres ; dépoſitaire des ſecrets de la Nature, interprète de ſes lois, il offre à l'Eloquence de grands ſujets & de riches tableaux. Quelque éloignées que paroiſſent être de vos occupations les autres Compagnies (1) qui m'ont reçu dans leur ſein, elles s'en rapprochent, en pluſieurs points, par leurs études. Peut-être que les grands Ecrivains qui ſe ſont illuſtrés dans l'art que je profeſſe, qui ont contribué, par leurs veilles, à conſerver dans toute leur pureté ces Langues éloquentes de la Grèce & de l'Italie, dont vos Productions ont fait revivre les tréſors, qui ont le mieux imité Pline & Celſe dans l'élégance de leur langage ; peut-être que ces hommes avoient quelques droits à vos récompenſes. Animé par leurs exemples, j'ai marché de loin ſur leurs traces ; j'ai fait de grands efforts, & vous avez couronné mes travaux.

Et ce n'eſt pas moi ſeul dont les vœux ſont aujourd'hui comblés ; que ne puis-je vous exprimer, MESSIEURS, combien la faveur que vous m'avez accordée a répandu d'encouragement & de joie parmi les Membres & les Correſpondans nombreux de la Compagnie ſavante dont je ſuis l'organe. J'ai vu que, dans les lieux les plus éloignés, que par-tout où l'on cultive ſon eſprit & ſa raiſon, on connoît le prix de vos ſuffrages ; & ſi quelque choſe pouvoit ajouter au bonheur de les avoir réunis, ce

(1) L'Académie Royale des Sciences.

(2) La Faculté & la Société Royale de Médecine de Paris.

ſeroit celui de voir tant de Savans eſtimables partager votre bienfait & ma reconnoiſſance ; ce ſeroit ce concours de tant de félicitations qu'ils m'ont adreſſées de toutes parts, lorſque vous m'avez permis de ſuccéder parmi vous à l'homme illuſtre que le Monde littéraire a perdu.

Malheureuſement il en eſt de ceux qui ſuccèdent aux grands Hommes, comme de ceux qui en deſcendent. On voudroit qu'héritiers de leurs priviléges, ils le fuſſent auſſi de leurs talens ; & on les rend, pour ainſi dire, reſponſables de ces pertes que la Nature eſt toujours ſi lente à réparer. Mais ces reproches, qui échappent au ſentiment aigri par la douleur, le ſilence qui règne dans l'Empire des Lettres, lorſque la voix des hommes éloquens a ceſſé de s'y faire entendre, ce vide qu'on ne ſauroit combler, ſont autant d'hommages offerts au génie. Ajoutons-y les nôtres; & méritons, par nos reſpects, que l'on nous pardonne d'être aſſis à la place du Philoſophe qui fut une des lumières de ſon ſiècle, & l'un des ornemens de ſa patrie.

La France n'avoit produit aucun Ouvrage qu'elle pût oppoſer aux grandes vues des Anciens ſur la Nature. Buffon naquit, & la France n'eût plus, à cet égard, de regrets à former.

On touchoit au milieu du ſiècle ; l'Auteur de la Henriade & de Zaïre continuoit de charmer le monde par l'inépuiſable fécondité de ſon génie ; Monteſquieu démêloit les cauſes phyſiques & morales qui influent ſur les inſtitutions des hommes; le Citoyen de Genève commençoit à les étonner par la hardieſſe & l'éloquence de ſa philoſophie ; d'Alembert écrivoit cet immortel Diſcours qui ſert de frontiſpice au plus vaſte de tous les

monumens de la Littérature; il expliquoit la préceſſion des équinoxes, & il créoit un nouveau calcul; Buffon préparoit ſes pinceaux, & tous ces grands Eſprits donnoient des eſpérances qui n'ont point été trompées.

Quel grand, quel étonnant ſpectacle que celui de la Nature! Des aſtres étincelans & fixes, qui répandent au loin la chaleur & la lumière; des aſtres errans, qui brillent d'un éclat emprunté, & dont les routes ſont tracées dans l'eſpace; des forces oppoſées, d'où naît l'équilibre des mondes; l'élément léger, qui ſe balance autour de la terre; les eaux courantes, qui la dégradent & la ſillonnent; les eaux tranquilles, dont le limon qui la féconde forme les plaines; tout ce qui vit ſur ſa ſurface, & tout ce qu'elle cache en ſon ſein; l'homme lui-même, dont l'audace a tout entrepris, dont l'intelligence a tout embraſſé, dont l'induſtrie a meſuré le temps & l'eſpace; la chaîne éternelle des cauſes; la ſérie mobile des effets, tout eſt compris dans ce merveilleux enſemble. Ce ſont ces grands objets que M. de Buffon a traités dans ſes Ecrits. Hiſtorien, Orateur, Peintre & Poète, il a pris tous les tons & mérité toutes les palmes de l'Eloquence. Ses vues ſont hardies, ſes plans ſont bien conçus, ſes tableaux ſont magnifiques. Il inſtruit ſouvent, il intéreſſe toujours; quelquefois il enchante, il ravit; il force l'admiration, lors même que la raiſon lui réſiſte. On retrouve dans ſes erreurs l'empreinte de ſon génie; & leur tableau prouveroit ſeul que celui qui les commit fut un grand Homme.

Lorſqu'on jette un coup-d'œil général ſur les Ouvrages de M. de Buffon, on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer dans une entrepriſe ſi étendue, ou de la vigueur de ſon eſprit, qui ne ſe fatigua jamais, ou de la per-

fection soutenue de son travail, qui ne s'est point démentie, ou de la variété de son savoir, que chaque jour il augmentoit par l'étude. Il excella sur-tout dans l'art de généraliser ses idées & d'enchaîner les observations. Souvent, après avoir recueilli des faits jusqu'alors isolés & stériles, il s'élève & il arrive aux résultats les plus inattendus. En le suivant, les rapports naissent de toutes parts; jamais on ne sut donner à des conjectures plus de vraisemblance, & à des doutes l'apparence d'une impartialité plus parfaite. Voyez avec quel art, lorsqu'il établit une opinion, les probabilités les plus foibles sont placées les premières; à mesure qu'il avance, il en augmente si rapidement le nombre & la force, que le lecteur subjugué se refuse à toute réflexion qui porteroit atteinte à son plaisir. Pour éclairer les objets, M. de Buffon emploie, suivant le besoin, deux manières: dans l'une, un jour doux, égal, se répand sur toute la surface; dans l'autre, une lumière vive, éblouissante, n'en frappe qu'un seul point. Personne ne voila mieux ces vérités délicates, qui ne veulent qu'être indiquées aux hommes. Et, dans son style, quel accord entre l'expression & la pensée! Dans l'exposition des faits, sa phrase n'est qu'élégante; dans les préfaces de ses Traductions, il ne montre qu'un Ecrivain correct & sage. Lorsqu'il applique le calcul à la morale, il se contente de se rendre intelligible à tous. S'il décrit une expérience, il est précis & clair; on voit l'objet dont il parle; & pour des yeux exercés, c'est le trait d'un grand Artiste: mais on s'aperçoit sans peine que ce sont les sujets élevés qu'il cherche & qu'il préfère. C'est en les traitant qu'il déploie toutes ses forces, & que son style montre toute la richesse de son talent.

Dans ces tableaux, où l'imagination se repose sur un merveilleux réel, comme Manilius & Pope, il peint pour instruire ; comme eux il décrit ces grands phénomènes, qui sont plus imposans que les mensonges de la fable ; comme eux il attend le moment de l'inspiration pour produire ; & comme eux il est Poète. En lui la clarté, cette qualité première des Ecrivains, n'est point altérée par l'abondance. Les idées principales, distribuées avec goût, forment les appuis du discours ; il a soin que chaque mot convienne à l'harmonie autant qu'à la pensée ; il ne se sert, pour désigner les choses communes, que de ces termes généraux, qui ont, avec ce qui les entoure, des liaisons étendues. A la beauté du coloris il joint la vigueur du dessin ; à la force s'allie la noblesse ; l'élégance de son langage est continue ; son style est toujours élevé, souvent sublime, imposant & majestueux ; il charme l'oreille, il séduit l'imagination, il occupe toutes les facultés de l'esprit ; & pour produire ces effets, il n'a besoin ni de la sensibilité, qui émeut & qui touche, ni de la véhémence, qui entraîne, & qui laisse dans l'étonnement celui qu'elle a frappé. Que l'on étudie ce grand art dans le discours où M. de Buffon en a tracé les règles ; on y verra par-tout l'Auteur se rendant un compte exact de ses efforts, réfléchissant profondément sur ses moyens, & dictant des lois auxquelles il n'a jamais manqué d'obéir. Lorsqu'il vous disoit, MESSIEURS, que les beautés du style sont les droits les plus sûrs que l'on puisse avoir à l'admiration de la Postérité, lorsqu'il vous exposoit comment un Ecrivain, en s'élevant par la contemplation à des vérités sublimes, peut établir sur des fondemens inébranlables, des monumens immortels ;

immortels; il portoit en lui le ſentiment de ſa deſtinée; & c'étoit alors une prédiction qui fut bientôt accomplie.

Je n'aurois jamais oſé, MESSIEURS, parler ici de l'élocution & du ſtyle, ſi, en eſſayant d'apprécier M. de Buffon ſous ce rapport, je n'avois été conduit par M. de Buffon lui-même. C'eſt en liſant ſes Ouvrages que l'on éprouve toute la puiſſance du talent qui les a produis, & de l'art qui les a formés. Je ſens mieux que perſonne combien il eſt difficile de célébrer dignement tant de dons raſſemblés; & lors même que cet éloge me ramène aux objets les plus familiers de mes travaux, j'ai lieu de douter encore que j'aye rempli votre attente. Mais les Ouvrages de M. de Buffon ſont ſi répandus, & l'on s'eſt tant occupé de la Nature en l'étudiant dans ſes Ecrits, que, pour donner de ce grand Homme l'idée que j'en ai conçue, je n'ai pas craint, MESSIEURS, de vous entretenir auſſi des plus profonds objets de ſes méditations & de ſes travaux.

Avant de parler de l'homme & des animaux, M. de Buffon devoit décrire la terre qu'ils habitent, & qui eſt leur domaine commun; mais la théorie de ce globe lui parut tenir au ſyſtême entier de l'univers, & différens phénomènes, tels que l'augmentation ſucceſſive des glaces vers les pôles, & la découverte des oſſemens des grands animaux dans le Nord, annonçant qu'il avoit exiſté ſur cette partie de notre planète une autre température, M. de Buffon chercha, ſans la trouver, la ſolution de cette grande énigme dans la ſuite des faits connus. Libre alors, ſon imagination féconde oſa ſuppléer à ce que les travaux des hommes n'avoient pu découvrir. Il dit avec

Hésiode : Vous connoîtrez quand la terre commença d'être, & comment elle enfanta les hautes montagnes. Il dit avec Lucrèce : J'enseignerai avec quels élémens la Nature produit, accroît & nourrit les animaux ; & se plaçant à l'origine des choses : Un astre, ajouta - t - il, a frappé le soleil ; il en a fait jaillir un torrent de matière embrasée, dont les parties, condensées insensiblement par le froid, ont formé les planètes. Sur le globe que nous habitons, les molécules vivantes se sont composées de l'union de la matière inerte avec l'élément du feu ; les régions des pôles, où le refroidissement a commencé, ont été, dans le principe, la patrie des plus grands animaux. Mais déjà la flamme de la vie s'y est éteinte ; & la terre, se dépouillant, par degrés, de sa verdure, finira par n'être plus qu'un vaste tombeau.

On trouve dans ces fictions brillantes la source de tous les systêmes que M. de Buffon a formés. Mais pour savoir jusqu'à quel point il tenoit à ces illusions de l'esprit, qu'on le suive dans les routes où il s'engage. Ici, plein de confiance dans ses explications, il rappelle tout à des loix que son imagination a dictées. Là, plus réservé, il juge les systêmes de Whiston & de Léibnitz, comme il convient au Traducteur de Newton ; & la sévérité de ses principes étonne ceux qui savent combien est grande ailleurs la hardiesse de ses suppositions. Est-il blessé par la satire ? il reprend ces théories qu'il avoit presque abandonnées ; il les accommode aux découvertes qui ont changé la face de la Physique ; &, perfectionnées, elles excitent de nouveau les applaudissemens & l'admiration que des Critiques mal-adroits avoient projeté de lui ravir. Plus calme ailleurs, il convient que ses hypothèses sont dé-

nuées de preuves ; & il ſemble ſe juſtifier, plutôt que s'applaudir de les avoir imaginées. Maintenant ſon art eſt connu, & ſon ſecret eſt dévoilé. Ce grand Homme n'a rien négligé de ce qui pouvoit attirer ſur lui l'attention générale, qui étoit l'objet de tous ſes travaux. Il a voulu lier, par une chaîne commune, toutes les parties du ſyſtême de la Nature ; il n'a point penſé que, dans une ſi longue carrière, le ſeul langage de la raiſon pût ſe faire entendre à tous ; & cherchant à plaire pour inſtruire, il a mêlé quelquefois les vérités aux fables, & plus ſouvent quelques fictions aux vérités.

Dans les Diſcours dont je dois raſſembler ici les principales idées, les problêmes les plus intéreſſans ſont poſés & réſolus. On y cherche, parmi les lieux les plus élevés du globe, quel fut le berceau du genre humain ; on y peint les premiers peuples s'entourant d'animaux eſclaves ; des colonies nombreuſes ſuivant la direction & les pentes des montagnes, qui leur ſervent d'échelons pour deſcendre au loin dans les plaines, & la terre ſe couvrant, avec le temps, de leur poſtérité.

On y demande s'il y a des hommes de pluſieurs eſpèces ; l'on y fait voir que, depuis les zones froides, que le Lapon & l'Eskimau partagent avec les phoques & les ours blancs, juſqu'aux climats que diſputent à l'Africain le lion & la panthère, la grande cauſe qui modifie les êtres eſt la chaleur. L'on y démontre que ce ſont ſes variétés qui produiſent les nuances de la couleur & les différences de la ſtature des divers habitans du globe, & que nul caractère conſtant n'établit entre eux des différences déterminées. D'un pôle à l'autre, les hommes ne forment donc qu'une ſeule eſpèce ; ils ne compoſent qu'une

même famille. Ainſi, c'eſt aux Naturaliſtes qu'on doit les preuves phyſiques de cette vérité morale, que l'ignorance & la tyrannie ont ſi ſouvent méconnue, & que, depuis ſi long-temps, les Européens outragent, lorſqu'ils achètent leurs frères, pour les ſoumettre, ſans relâche, à un travail ſans ſalaire, pour les mêler à leurs troupeaux, & s'en former une propriété, dans laquelle il n'y a de légitime que la haîne vouée par les eſclaves à leurs oppreſſeurs, & les imprécations adreſſées, par ces malheureux, au Ciel, contre tant de barbarie & d'impunité.

On avoit tant écrit ſur les ſens, que la matière paroiſſoit épuiſée ; mais on n'avoit point indiqué l'ordre de leur prééminence dans les diverſes claſſes d'animaux. C'eſt ce que M. de Buffon a fait ; & conſidérant que les rapports des ſenſations dominantes doivent être les mêmes que ceux des organes, qui en ſont le foyer, il en a conclu que l'homme, inſtruit ſur-tout par le toucher, qui eſt un ſens profond, doit être attentif, ſérieux, & réfléchi ; que le quadrupède, auquel l'odorat & le goût commandent, doit avoir des appétits véhémens & groſſiers ; tandis que l'oiſeau, que l'œil & l'oreille conduiſent, aura des ſenſations vives, légères, précipitées comme ſon vol, & étendues comme la ſphère où il ſe meut en parcourant les airs.

En parlant de l'éducation, M. de Buffon prouve que dans toutes les claſſes d'animaux, c'eſt par les ſoins aſſidus des meres que s'étendent les facultés des êtres ſenſibles ; que c'eſt par le ſéjour que les petits font près d'elles, que ſe perfectionne leur jugement, & que ſe développe leur induſtrie : de ſorte que les plus imparfaits de tous ſont ceux par qui ne fut jamais preſſé le ſein qui les porta, & que le premier eſt l'homme qui, ſi long-

temps foible, doit à celle dont il a reçu le jour, tant de caresses, tant d'innocens plaisirs, tant de douces paroles, tant d'idées & de raisonnemens, tant d'expériences & de savoir; que sans cette premiere instruction qui forme l'esprit, il demeureroit peut-être muet & stupide parmi les animaux auxquels il devoit commander.

Les idées morales sont toutes appuyées sur des vérités physiques, & comme celles-ci résultent de l'observation & de l'expérience, les premières naissent de la réflexion & de la philosophie. M. de Buffon, en les mêlant avec art les unes aux autres, a su tout animer & tout embellir. Il en a fait sur-tout le plus ingénieux usage pour combattre les maux que répand parmi les hommes la peur de mourir. Tantôt s'adressant aux personnes les plus timides, il leur dit que le corps énervé ne peut éprouver de vives souffrances au moment de sa dissolution. Tantôt voulant convaincre les lecteurs les plus éclairés, il leur montre dans le désordre apparent de la destruction, un des effets de la cause qui conserve & qui régénere; il leur fait remarquer que le sentiment de l'existence ne forme point en nous une trame continue, que ce fil se rompt chaque jour par le sommeil, & que ces lacunes, dont personne ne s'effraye, appartiennent toutes à la mort. Tantôt parlant aux vieillards, il leur annonce que le plus âgé d'entre eux, s'il jouit d'une bonne santé, conserve l'espérance légitime de trois années de vie; que la mort se rallentit dans sa marche, à mesure qu'elle s'avance, & que c'est encore une raison pour vivre, que d'avoir long-temps vécu.

Les calculs que M. de Buffon a publiés sur ce sujet important, ne se bornent point à répandre des consola-

tions ; on en tire encore des conséquences utiles à l'administration des peuples. Il prouve que les grandes villes sont des abîmes où l'espèce humaine s'engloutit. On y voit que les années les moins fertiles en subsistance sont aussi les moins fécondes en hommes. De nombreux résultats y montrent que le corps politique languit lorsqu'on l'opprime ; qu'il se fatigue & s'épuise lorsqu'on l'irrite ; qu'il dépérit faute de chaleur ou d'aliment, & qu'il ne jouit de toutes ses forces qu'au sein de l'abondance & de la liberté.

M. de Buffon est donc le premier qui ait uni la Géographie à l'Histoire Naturelle, & qui ait appliqué l'Histoire Naturelle à la Philosophie ; le premier qui ait distribué les quadrupèdes par zônes, qui les ait comparés entre eux dans les deux Mondes, & qui leur ait assigné le rang qu'ils doivent tenir à raison de leur industrie. Il est le premier qui ait dévoilé les causes de la dégénération des animaux ; savoir, le changement de climats, d'alimens, & de mœurs, c'est à dire, l'éloignement de la patrie & la perte de la liberté. Il est le premier qui ait expliqué comment les peuples des deux continens se sont confondus, qui ait réuni dans un tableau toutes les variétés de notre espèce, & qui, dans l'histoire de l'homme, ait fait connoître, comme un caractère que l'homme seul possède, cette flexibilité d'organes qui se prête à toutes les températures, & qui donne le pouvoir de vivre & de vieillir dans tous les climats.

Parmi tant d'idées exactes & de vues neuves, comment ne reconnoîtroit-on pas une raison forte que l'imagination n'abandonne jamais, & qui, soit qu'elle s'occupe à discuter, à diviser ou à conclure, mêlant des images aux abstrac-

tions & des emblêmes aux vérités, ne laisse rien sans liaisons, sans couleur ou sans vie, peint ce que les autres ont décrit, substitue des tableaux ornés à des détails arides, des théories brillantes à de vaines suppositions, crée une science nouvelle, & force tous les esprits à méditer sur les objets de son étude, & à partager ses travaux & ses plaisirs.

Dans le nombre des Critiques qui s'élevèrent contre la premiere partie de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, M. l'Abbé de Condillac, le plus redoutable de ses adversaires, fixa tous les regards. Son esprit jouissoit de toute sa force dans la dispute. Celui de M. de Buffon au contraire y étoit en quelque sorte étranger. Veut-on les bien connoître ? Que l'on jette les yeux sur ce qu'ils ont dit des sensations. Ici les deux Philosophes partent du même point; c'est un homme que chacun d'eux veut animer. L'un, toujours méthodique, commence par ne donner à sa statue qu'un seul sens à la fois. Toujours abondant, l'autre ne refuse à la sienne aucun des dons qu'elle auroit pu tenir de la Nature. C'est l'odorat, le plus obtus des organes, que le premier met d'abord en usage. Déjà le second a ouvert les yeux de sa statue à la lumière, & ce qu'il y a de plus brillant a frappé ses regards. M. l'Abbé de Condillac fait une analyse complette des impressions qu'il communique. M. de Buffon au contraire a disparu, ce n'est plus lui, c'est l'homme qu'il a créé, qui voit, qui entend, & qui parle. La statue de M. l'Abbé de Condillac, calme, tranquille, ne s'étonne de rien, parce que tout est prévu, tout est expliqué par son auteur. Il n'en est pas de même de celle de M. de Buffon; tout l'inquiète, parce qu'abandonnée à elle-même, elle est

ſeule dans l'Univers : elle ſe meut, elle ſe fatigue, elle s'endort, ſon reveil eſt une ſeconde naiſſance ; & comme le trouble de ſes eſprits fait une partie de ſon charme, il doit excuſer une partie de ſes erreurs. Plus l'homme de M. l'Abbé de Condillac avance dans la carrière de ſon éducation, plus il s'éclaire ; il parvient enfin à généraliſer ſes idées, & à découvrir en lui-mêmes les cauſes de ſa dépendance & les ſources de ſa liberté. Dans la ſtatue de M. de Buffon ce n'eſt pas la raiſon qui ſe perfectionne, c'eſt le ſentiment qui s'exalte ; elle s'empreſſe de jouir ; c'eſt Galatée qui s'anime ſous le ciſeau de Pygmalion, & l'amour achève ſon exiſtence. Dans ces productions de deux de nos grands Hommes, je ne vois rien de ſemblable. Dans l'une, on admire une poéſie ſublime ; dans l'autre, une philoſophie profonde. Pourquoi ſe traitoient-ils en rivaux, puiſqu'ils alloient par des chemins différens à la gloire, & que tous les deux étoient également ſûrs d'y arriver ?

Aux diſcours ſur la nature des animaux ſuccéda leur deſcription. Aucune production ſemblable n'avoit encore attiré les regards des hommes. Swammerdam avoit écrit ſur les inſectes. Occupé des mêmes travaux, Réaumur avoit donné à l'Hiſtoire Naturelle le premier aſile qu'elle ait eu parmi nous, & ſes Ouvrages, quoique diffus, étoient recherchés. Ce fut alors que M. de Buffon ſe montra. Fort de la conſcience de ſon talent, il commanda l'attention. Il s'attacha d'abord à détruire le merveilleux de la prévoyance attribuée aux inſectes ; il rappela les hommes à l'étude de leurs propres organes ; & dédaignant toute méthode, ce fut à grands traits qu'il deſſina ſes tableaux. Autour de l'homme, à des diſtances que le ſavoir & le

goût

goût ont mesurées, il plaça les animaux dont l'homme a fait la conquête, ceux qui le servent près de ses foyers, ou dans les travaux champêtres; ceux qu'il a subjugués & qui refusent de le servir; ceux qui le suivent, le caressent, & l'aiment; ceux qui le suivent & le caressent sans l'aimer; ceux qu'il repousse par la ruse ou qu'il attaque à force ouverte; & les tribus nombreuses d'animaux qui, bondissant dans les taillis, sous les futaies, sur la cîme des montagnes, ou au sommet des rochers, se nourrissent de feuilles & d'herbes, & les tribus redoutables de ceux qui ne vivent que de meurtre & de carnage. A ces groupes de quadrupedes, il opposa des groupes d'oiseaux. Chacun de ces êtres lui offrit une physionomie, & reçut de lui un caractère. Il avoit peint le ciel, la terre, l'homme, & ses âges, & ses jeux, & ses malheurs, & ses plaisirs; il avoit assigné aux divers animaux toutes les nuances des passions. Il avoit parlé de tout, & tout parloit de lui. Ainsi quarante années de vie littéraire furent pour M. de Buffon quarante années de gloire; ainsi le bruit de tant d'applaudissemens étouffa les cris aigus de l'envie, qui s'efforçoit d'arrêter son triomphe; ainsi, le dix-huitieme siecle rendit à Buffon vivant les honneurs de l'immortalité.

M. de Buffon a décrit plus de quatre cents espèces d'animaux; &, dans un si long travail, sa plume ne s'est point fatiguée. L'exposition de la structure & l'énumération des propriétés, par les places qu'elles occupent, servent à reposer la vue, & font ressortir les autres parties de la composition. Les différences des habitudes, des appétits, des mœurs & du climat, offrent des contrastes, dont le jeu produit des effets brillans. Des épisodes heureux y répandent de la variété, & diverses moralités y

mêlent, comme dans des apologues, des leçons utiles. S'il falloit prouver ce que j'avance, qu'aurois-je, MESSIEURS, à faire de plus que de retracer des lectures qui ont été la source de vos plaisirs ? Vous n'avez point oublié avec quelle noblesse, rival de Virgile, M. de Buffon a peint le coursier fougueux, s'animant au bruit des armes, & partageant avec l'homme les fatigues de la guerre & la gloire des combats; avec quelle vigueur il a dessiné le tigre, qui, rassasié de chair, est encore altéré de sang. Comme on est frappé de l'opposition de ce caractère féroce, avec la douceur de la brebis, avec la docilité du chameau, de la vigogne & du renne, auxquels la Nature a tout donné pour leurs maîtres; avec la patience du bœuf, qui est le soutien du ménage & la force de l'agriculture ! Qui n'a pas remarqué, parmi les oiseaux dont M. de Buffon a décrit les mœurs, le courage franc du faucon, la cruauté lâche du vautour, la sensibilité du serin, la pétulance du moineau, la familiarité du troglodyte, dont le ramage & la gaîté bravent la rigueur de nos hivers, & les douces habitudes de la colombe, qui fait aimer sans partage, & les combats innocens des fauvettes, qui sont l'emblême de l'amour léger ? Quelle variété, quelle richesse dans les couleurs avec lesquelles M. de Buffon a peint la robe du zèbre, la fourrure du léopard, la blancheur du cygne & l'éclatant plumage de l'oiseau mouche ! Comme on s'intéresse à la vue des procédés industrieux de l'éléphant & du castor ! Que de majesté dans les épisodes où M. de Buffon compare les terres anciennes & brûlées des déserts de l'Arabie, où tout a cessé de vivre, avec les plaines fangeuses du nouveau Continent, qui fourmillent d'insectes, où se

traînent d'énormes reptiles, qui sont couverts d'oiseaux ravisseurs, & où la vie semble naître du sein des eaux! Quoi de plus moral enfin que les réflexions que ces beaux sujets ont dictées! C'est, dit-il (à l'article de l'éléphant), parmi les êtres les plus intelligens & les plus doux que la Nature a choisi le Roi des animaux. Mais je m'arrête. En vain j'accumulerois ici les exemples; entouré des richesses que le génie de M. de Buffon a rassemblées, il me seroit également impossible de les faire connoître, & de les rappeler toutes dans ce Discours. J'ai voulu seulement, pour paroître meilleur, emprunter un instant son langage. J'ai voulu graver sur sa tombe, en ce jour de deuil, quelques-unes de ses pensées; j'ai voulu, Messieurs, consacrer ici ma vénération pour sa mémoire, & vous montrer qu'au moins j'ai médité long-temps sur ses Ecrits.

Lorsque M. de Buffon avoit conçu le projet de son Ouvrage, il s'étoit flatté qu'il lui seroit possible de l'achever dans son entier. Mais le temps lui manqua; il vit que la chaîne de ses travaux alloit être rompue; il voulut au moins en former le dernier anneau, l'attacher & le joindre au premier.

Les minéraux, à l'étude desquels il a voué la fin de sa carrière, vus sous tous les rapports, sont en opposition avec les êtres animés, qui ont été les sujets de ses premiers tableaux. De toutes parts, dans le premier règne, l'existence se renouvelle & se propage; tout y est vie, mouvement, & sensibilité. Ici, c'est au contraire l'empire de la destruction: la terre, observée dans l'épaisseur des couches qui la composent, est jonchée d'ossemens; les générations passées y sont confondues; les

générations à venir s'y engloutiront encore. Nous-mêmes en ferons parties. Les marbres des palais, les murs des maisons, le sol qui nous soutient, le vêtement qui nous couvre, l'aliment qui nous nourrit, tout ce qui sert à l'homme, est le produit & l'image de la mort.

Ce sont ces grands contrastes que M. de Buffon aimoit à saisir; & lorsqu'abandonnant à l'un de ses amis, qui s'est montré digne de cette association honorable, mais qui déjà n'est plus, le soin de finir son Traité des Oiseaux, il se livroit à l'examen des corps que la terre cache en son sein; il y cherchoit, on n'en peut douter, de nouveaux sujets à peindre; il vouloit considérer & suivre les continuelles métamorphoses de la matière qui vit dans les organes, & qui meurt hors des limites de leur énergie; il vouloit dessiner ces grands laboratoires où se préparent la chaux, la craie, la soude & la magnésie au fond du vaste Océan: il vouloit parler de la Nature active, j'ai presque dit des sympathies, de ce métal ami de l'homme, sans lequel nos vaisseaux vogueroient au hasard sur les mers; il vouloit décrire l'éclat & la limpidité des pierres précieuses, échappées à ses pinceaux; il vouloit montrer l'or suspendu dans les fleuves, dispersé dans les sables, ou caché dans les mines, & se dérobant par-tout à la cupidité qui le poursuit; il vouloit adresser un discours éloquent aux Nations sur la nécessité de chercher les richesses, non dans des cavernes profondes, mais sur tant de plaines incultes, qui, livrées au laboureur, produiroient à jamais l'abondance & la santé.

Quelquefois M. de Buffon montre dans son talent une confiance qui est l'ame des grandes entreprises. *Voilà*, dit-il, *ce que j'aperçois par la vue de l'esprit*; & il ne

trompe point : car cette vue ſeule lui a découvert des rapports que d'autres n'ont trouvés qu'à force de veilles & de travaux. Il avoit jugé que le diamant étoit inflammable, parce qu'il y avoit reconnu, comme dans les huiles, une réfraction puiſſante. Ce qu'il a conclu de ſes remarques ſur l'étendue des glaces auſtrales, Coock l'a confirmé. Lorſqu'il comparoit la reſpiration à l'action d'un feu toujours agiſſant ; lorſqu'il diſtinguoit deux eſpèces de chaleur, l'une lumineuſe, & l'autre obſcure ; lorſque, mécontent du phlogiſtique de Sthaal, il en formoit un à ſa manière ; lorſqu'il créoit un ſoufre ; lorſque, pour expliquer la calcination & la réduction des métaux, il avoit recours à un agent compoſé de feu, d'air, & de lumière ; dans ces différentes théories, il faiſoit tout ce qu'on peut attendre de l'eſprit ; il devançoit l'obſervation ; il arrivoit au but ſans avoir paſſé par les ſentiers pénibles de l'expérience ; c'eſt qu'il l'avoit vu d'en haut, & qu'il étoit deſcendu pour l'atteindre, tandis que d'autres ont à gravir long-temps pour y arriver.

Celui qui a terminé un long Ouvrage ſe repoſe en y ſongeant. Ce fut en réfléchiſſant ainſi ſur le grand édifice qui étoit ſorti de ſes mains, que M. de Buffon projeta d'en reſſerrer l'étendue dans des ſommaires, où ſes obſervations, rapprochées de ſes principes, & miſes en action, offriroient toute ſa théorie dans un mouvant tableau. A cette vue il en joignit une autre. L'Hiſtoire de la Nature lui parut devoir comprendre, non ſeulement tous les corps, mais auſſi toutes les durées & tous les eſpaces. Par ce qui reſte, il eſpéra qu'il joindroit le préſent au paſſé, & que de ces deux points il ſe porteroit sûrement vers l'avenir. Il réduiſit à cinq grands faits tous les phé-

nomènes du mouvement & de la chaleur du globe ; de toutes les ſubſtances minérales, il forma cinq monumens principaux ; & préſent à tout, marchant d'une de ces baſes vers l'autre, calculant leur ancienneté, meſurant leurs intervalles, il aſſigna aux révolutions leurs périodes, au monde ſes âges, à la Nature ſes époques.

Qu'il eſt grand & vaſte ce projet de montrer les traces des ſiècles empreintes depuis le ſommet des plus hautes élévations du globe juſqu'au fond des abîmes, ſoit dans ces maſſifs que le temps a reſpectés, ſoit dans ces couches immenſes, formées par les débris des animaux muets & voraces qui pullulent ſi abondamment dans les mers, ſoit dans ces productions dont les eaux ont couvert les montagnes, ſoit dans ces dépouilles antiques de l'éléphant & de l'hippopotame que l'on trouve aujourd'hui ſous des terres glacées, ſoit dans ces excavations profondes, où parmi tant de métamorphoſes, tant de compoſitions ébauchées, & tant de formes régulières, on prend l'idée de ce que peuvent le temps & le mouvement, & de ce que ſont l'éternité & la toute-puiſſance.

Mille objections ont été faites contre cette compoſition hardie. Mais que leurs auteurs diſent ſi, lorſqu'ils affectent, par une critique aiſée, d'en blâmer les détails, ils ne ſont pas forcés à en admirer l'enſemble ; ſi jamais des ſujets plus grands ont fixé leur attention ; ſi, quelque part, le génie a plus d'audace & d'abondance. J'oſerai pourtant faire un reproche à M. de Buffon. Lorſqu'il peint la lune déjà refroidie ; lorſqu'il menace la terre de la perte de ſa chaleur & de la deſtruction de ſes habitans : je demande ſi cette image lugubre & ſombre, ſi cette fin de tout ſouvenir, de toute penſée, ſi cet éternel

silence n'offrent pas quelque chose d'effrayant à l'esprit? Je demande si le désir des succès & des triomphes, si le dévouement à l'étude, si le zèle du patriotisme, si la vertu même, qui s'appuie si souvent sur l'amour de la gloire, si toutes ces passions, dont les vœux sont sans limites, n'ont pas besoin d'un avenir sans bornes? Croyons plutôt que les grands noms ne périront jamais; & quels que soient nos plans, ne touchons point aux illusions de l'espérance, sans lesquelles que resteroit-il, hélas! à la triste humanité?

Pendant que M. de Buffon voyoit chaque jour à Paris sa réputation s'accroître, un Savant méditoit à Upsal le projet d'une révolution dans l'étude de la Nature. Ce Savant avoit toutes les qualités nécessaires au succès des grands travaux. Il dévoua tous ses momens à l'observation; l'examen de vingt mille individus suffit à peine à son activité. Il se servit, pour les classer, de méthodes qu'il avoit inventées; pour les décrire, d'une langue qui étoit son ouvrage; pour les nommer, de mots qu'il avoit fait revivre, ou que lui-même avoit formés. Ses termes furent jugés bizarres; on trouva que son idiome étoit rude; mais il étonna par la précision de ses phrases; il rangea tous les êtres sous une loi nouvelle. Plein d'enthousiasme, il sembloit qu'il eût un culte à établir, & qu'il en fût le Prophète. La première de ses formules fut à Dieu, qu'il salua comme le Père de la Nature. Les suivantes sont aux élémens, à l'homme, aux autres êtres; & chacune d'elles est une énigme d'un grand sens, pour qui veut l'approfondir. Avec tant de savoir & de caractère, Linné s'empara de l'enseignement dans les écoles; il eut les succès d'un grand Professeur; M. de Buffon a eu ceux d'un grand Philosophe. Plus généreux, Linné auroit trouvé dans les

Ouvrages de M. de Buffon des paſſages dignes d'être ſubſtitués à ceux de Sénèque dont il a décoré les frontiſpices de ſes diviſions. Plus juſte, M. de Buffon auroit profité des recherches de ce Savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelque atteinte à ſa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étoient vaines, qu'il me ſoit permis à moi, leur admirateur & leur panégyriſte, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, ſûr qu'ils ne me déſavoueroient pas eux-mêmes, s'ils pouvoient être rendus au ſiècle qui les regrette & qu'ils ont tant illuſtré.

Pour trouver des modèles auxquels M. de Buffon reſſemble, c'eſt parmi les anciens qu'il faut les chercher. Platon, Ariſtote, & Pline, voilà les hommes auxquels il faut qu'on le compare. Lorſqu'il traite des facultés de l'ame, de la vie, de ſes élémens, & des moules qui les forment, brillant, élevé, mais ſubtil, c'eſt Platon diſſertant à l'Académie ; lorſqu'il recherche quels ſont les phénomènes des animaux, fécond mais exact, c'eſt Ariſtote enſeignant au Lycée ; lorſqu'on lit ſes Diſcours, c'eſt Pline écrivant ſes éloquens Préambules. Ariſtote a parlé des animaux avec l'élégante ſimplicité que les Grecs ont portée dans toutes les productions de l'eſprit. Sa vue ne ſe borna point à la ſurface, elle pénétra dans l'intérieur, où il examina les organes. Auſſi ce ne ſont point les individus, mais les propriétés générales des êtres qu'il conſidère. Ses nombreuſes obſervations ne ſe montrent point comme des détails ; elles lui ſervent toujours de preuve ou d'exemple. Ses caractères ſont évidens, ſes diviſions ſont naturelles, ſon ſtyle eſt ſerré, ſon diſcours eſt plein ; avant lui, nulle

nulle règle n'étoit tracée ; après lui, nulle méthode n'a surpassé la sienne ; on a fait plus, mais on n'a pas fait mieux ; & le Précepteur d'Alexandre sera long-temps encore celui de sa postérité. Pline suivit un autre plan, & mérita d'autres louanges ; comme tous les Orateurs & les Poëtes Latins, il rechercha les ornemens & la pompe dans le discours. Ses Ecrits contiennent, non l'examen, mais le récit de ce que l'on savoit de son temps. Il traite de toutes les substances, il révèle tous les secrets des Arts ; tout y est indiqué, sans que rien y soit approfondi : aussi l'on en tire souvent des citations, & jamais des principes. Les erreurs que l'on y trouve ne sont point à lui ; il ne les adopte point, il les raconte ; mais les véritables beautés, qui sont celles du style, lui appartiennent. Ce sont au reste moins les mœurs des animaux que celles des Romains qu'il expose. Vertueux ami de Titus, mais effrayé par les règnes de Tibère & de Néron, une teinte de mélancolie se mêle à ses tableaux ; chacun de ses Livres reproche à la Nature le malheur de l'homme, & par-tout il respire, comme Tacite, la crainte & l'horreur des tyrans. M. de Buffon, qui a vécu dans des temps calmes, regarde au contraire la vie comme un bienfait ; il applique aussi les vérités physiques à la Morale, mais c'est toujours pour consoler ; il est orné comme Pline ; mais, comme Aristote, il recherche, il invente ; souvent il va de l'effet à la cause, ce qui est la marche de la science, & il place l'homme au centre de ses descriptions. Il parle d'Aristote avec respect, de Platon avec étonnement, de Pline avec éloge ; les moindres passages d'Aristote lui paroissent dignes de son attention ; il en examine le sens, il les discute, il

s'honore d'en être l'interprète & le commentateur. Il traite Pline avec moins de ménagement ; il le critique avec moins d'égards. Platon, Aristote, & Buffon n'ont point, comme Pline, recueilli les opinions des autres ; ils ont répandu les leurs. Platon & Aristote ont imaginé, comme le Philosophe François, sur les mouvemens des cieux & sur la réproductions des êtres, des systêmes qui ont dominé long-temps. Ceux de M. de Buffon ont fait moins de fortune, parce qu'ils ont paru dans un siècle plus éclairé. Si l'on compare Aristote à Pline, on voit combien la Grèce étoit plus savante que l'Italie : en lisant M. de Buffon, l'on apprend tout ce que les connoissances physiques ont fait de progrès parmi nous ; ils ont tous excellé dans l'art de penser & dans l'art d'écrire. Les Athéniens écoutoient Platon avec délices; Aristote dicta des lois à tout l'Empire des Lettres; rival de Quintilien, Pline écrivit sur la Grammaire & sur les talens de l'Orateur. M. de Buffon vous offrit, MESSIEURS, à la fois le précepte & l'exemple. On cherchera dans ses Ecrits les richesses de notre langage, comme nous étudions dans Pline celles de la Langue des Romains. Les Savans, les Professeurs étudient Aristote; les Philosophes, les Théologiens lisent Platon; les Orateurs, les Historiens, les curieux, les gens du monde préfèrent Pline. La lecture des Ecrits de M. de Buffon convient à tous; seul, il vaut mieux que Pline; avec M. Daubenton, son illustre compétiteur, il a été plus loin qu'Aristote. Heureux accord de deux ames dont l'union a fait la force, & dont les trésors étoient communs ; rare assemblage de toutes les qualités requises pour observer, décrire, & peindre la Nature; phé-

nomène honorable aux Lettres, dont les ſiècles paſſés n'offrent point d'exemple, & dont il faut que les hommes gardent long-temps le ſouvenir.

S'il m'étoit permis de ſuivre ici M. de Buffon dans la carrière des Sciences phyſiques, nous l'y retrouverions avec cet amour du grand qui le diſtingue. Pour eſtimer la force & la durée des bois, il a ſoumis des forêts entières à ſes recherches. Pour obtenir des réſultats nouveaux ſur les progrès de la chaleur, il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenſes. Pour réſoudre quelques problêmes ſur l'action du feu, il a opéré ſur des torrens de flamme & de fumée. Il s'eſt appliqué à la ſolution des queſtions les plus importantes à la fonte des grandes pièces d'artillerie; diſons auſſi qu'il s'eſt efforcé de donner plus de perfection aux fers de charrue, travail vraiment digne que la Philoſophie le conſacre à l'humanité. Enfin, en réuniſſant les foyers de pluſieurs miroirs en un ſeul, il a inventé l'art qu'employèrent Proclus & Archimède pour embrâſer au loin des vaiſſeaux. On doit ſur-tout le louer de n'avoir pas, comme Deſcartes, refuſé d'y croire. Tout ce qui étoit grand & beau lui paroiſſoit devoir être tenté, & il n'y avoit d'impoſſible pour lui que les petites entrepriſes & les travaux obſcurs, qui ſont ſans gloire comme ſans obſtacles.

M. de Buffon fut grand dans l'aveu de ſes fautes; il les a relevées dans ſes ſupplémens avec autant de modeſtie que de franchiſe, & il a montré par-là tout ce que pouvoit ſur lui la force de la vérité.

Il s'étoit permis de plaiſanter ſur une lettre dont il ignoroit alors que M. de Voltaire fût l'auteur. Auſſi-tôt qu'il l'eut appris, il déclara qu'il regrettoit d'avoir traité lé-

gèrement une des productions de ce grand Homme; & il joignit à cette conduite généreuse un procédé délicat, en répondant avec beaucoup d'étendue aux foibles objections de M. de Voltaire, que les Naturalistes n'ont pas même jugées dignes de trouver place dans leurs Ecrits.

Pour savoir tout ce que vaut M. de Buffon, il faut, Messieurs, l'avoir lu tout entier. Pourrois-je ne pas vous le rappeler encore, lorsque dans sa réponse à M. de la Condamine, il le peignit voyageant *sur ces monts sourcilleux que couvrent des glaces éternelles, dans ces vastes solitudes, où la Nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois.* L'Auditoire fut frappé de cette grande image, & demeura pendant quelques instans dans le recueillement, avant que d'applaudir.

Si après avoir admiré M. de Buffon dans toutes les parties de ses Ouvrages, nous comparions les grands Ecrivains dont notre siècle s'honore, avec ceux par qui les siècles précédens furent illustrés, nous verrions comment la culture des Sciences a influé sur l'art oratoire, en lui fournissant des objets & des moyens nouveaux. Ce qui distingue les Ecrivains philosophes, parmi lesquels celui que nous regrettons s'est acquis tant de gloire, c'est qu'ils ont trouvé dans la Nature même, des sujets dont les beautés seront éternelles, c'est qu'ils n'ont montré les progrès de l'esprit que par ceux de la raison, qu'ils ne se sont servis de l'imagination qu'autant qu'il falloit pour donner des charmes à l'étude; c'est qu'avançant toujours & se perfectionnans sans cesse, on ne sait ni à quelle hauteur s'éleveront leurs pensées, ni quels espaces embrassera leur vue, ni quels effets produiront un jour

la découverte de tant de vérités & l'abjuration de tant d'erreurs.

Pour suffire à d'aussi grands travaux, il a fallu de grands talens, de longues années, & beaucoup de repos. A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique : c'est là que M. de Buffon a écrit l'Histoire de la Nature; c'est de là que sa renommée s'est répandue dans l'Univers. Il y venoit au lever du soleil, & nul importun n'avoit le droit de l'y troubler. Le calme du matin, les premiers chants des oiseaux, l'aspect varié des campagnes, tout ce qui frappoit ses sens, le rappeloit à son modèle. Libre, indépendant, il erroit dans les allées; il précipitoit, il modéroit, il suspendoit sa marche, tantôt la tête vers le ciel, dans le mouvement de l'inspiration & satisfait de sa pensée; tantôt recueilli, cherchant, ne trouvant pas, ou prêt à produire; il écrivoit, il effaçoit, il écrivoit de nouveau pour effacer encore; rassemblant, accordant avec le même soin, le même goût, le même art, toutes les parties du discours, il le prononçoit à diverses reprises, se corrigeant à chaque fois, & content enfin de ses efforts, il le déclamoit de nouveau pour lui-même, pour son plaisir, & comme pour se dédommager de ses peines. Tant de fois répétée, sa belle prose, comme de beaux vers, se gravoit dans sa mémoire; il la récitoit à ses amis; il les engageoit à la lire eux-mêmes à haute voix en sa présence; alors il l'écoutoit en juge sévère, & il la travailloit sans relâche, voulant s'élever à la perfection que l'Ecrivain impatient ne pourra jamais atteindre.

Ce que je peins foiblement, plusieurs en ont été témoins. Une belle physionomie, des cheveux blancs, des attitudes

nobles rendoient ce ſpectable impoſant & magnifique ; car s'il y a quelque choſe au deſſus des productions du génie, ce ne peut être que le génie lui-même, lorſqu'il compoſe, lorſqu'il crée, & que dans ſes mouvemens ſublimes il ſe rapproche, autant qu'il ſe peut, de la divinité.

Voilà bien des titres de gloire. Quand ils ſeroient tous anéantis, M. de Buffon ne demeureroit pas ſans éloge. Parmi les monumens dont la Capitale s'honore, il en eſt un que la munificence des Rois conſacre à la Nature, où les productions de tous les règnes ſont réunies, où les minéraux de la Suède & ceux du Potoſe, où le renne & l'éléphant, le pingoin & le kamichi ſont étonnés de ſe trouver enſemble ; c'eſt M. de Buffon qui a fait ces miracles ; c'eſt lui qui, riche des tributs offerts à ſa renommée par les Souverains, par les Savans, par tous les Naturaliſtes du Monde, porta ces offrandes dans les Cabinets confiés à ſes ſoins. Il y avoit trouvé les plantes que Tournefort & Vaillant avoient recueillies & conſervées ; mais aujourd'hui ce que les fouilles les plus profondes & les voyages les plus étendus ont découvert de plus curieux & de plus rare, s'y montre rangé dans un petit eſpace. L'on y remarque ſur-tout ces peuples de quadrupèdes & d'oiſeaux qu'il a ſi bien peints ; & ſe rappelant comment il en a parlé, chacun les conſidère avec un plaiſir mêlé de reconnoiſſance. Tout eſt plein de lui dans ce temple, où il aſſiſta, pour ainſi dire à ſon apothéoſe ; à l'entrée, ſa ſtatue, que lui ſeul fut étonné d'y voir, atteſte la vénération de ſa patrie, qui, tant de fois injuſte envers ſes grands Hommes, ne laiſſa pour la gloire de M. de Buffon, rien à faire à la poſtérité.

La même magnificence ſe déploie dans les jardins.

L'école, l'amphitéâtre, les ſerres, les végétaux, l'enceinte elle-même, tout y eſt renouvelé, tout s'y eſt étendu, tout y porte l'empreinte de ce grand caractère, qui, repouſſant les limites, ne ſe plut jamais que dans les grands eſpaces & au milieu des grandes conceptions. Des collines, des vallées artificielles, des terrains de diverſe nature, des chaleurs de tous les dégrés y ſervent à la culture des plantes de tous les pays. Tant de richeſſes & de variété rappellent l'idée de ces monts fameux de l'Aſie, dont la cime eſt glacée, tandis que les vallons ſitués à leur baſe ſont brûlans, & ſur leſquels les températures & les productions de tous les climats ſont raſſemblées.

Une mort douloureuſe & lente a terminé cette belle vie. A de grandes ſouffrances, M. de Buffon oppoſa un grand courage. Pendant de longues inſomnies, il ſe félicitoit d'avoir conſervé cette force de tête, qui, après avoir été la ſource de ſes inſpirations, l'entretenoit encore des grands objets de la Nature. Il vécut tout entier juſqu'au moment où nous le perdîmes. Vous vous ſouvenez, MESSIEURS, de la pompe de ſes funérailles; vous y avez aſſiſté avec les Députés des autres Académies, avec tous les amis des Lettres & des Arts, avec ce cortège innombrable de perſonnes de tous les rangs, de tous les états, qui ſuivoient en deuil, au milieu d'une foule immenſe & conſternée. Un murmure de louanges & de regrets rompoit quelquefois le ſilence de l'aſſemblée. Le Temple vers lequel on marchoit ne put contenir cette nombreuſe famille d'un grand Homme. Les portiques, les avenues demeurèrent remplis; & tandis que l'on chantoit l'hymne funèbre, ces diſcours, ces regrets, ces épanchemens de tous les cœurs ne furent point interrompus. Enfin en ſe ſéparant, triſte de voir le

ſiècle s'appauvrir, chacun formoit des vœux pour que tant de reſpects rendus au génie fiſſent germer de nouveaux talens, & préparaſſent une génération digne de ſuccéder à celle dont on trouve parmi vous, MESSIEURS, les titres & les exemples.

J'ai parlé des beautés du ſtyle & de l'étendue du ſavoir de M. de Buffon. Que ne peut s'élever ici, MESSIEURS, pour peindre dignement ſes qualités & ſes vertus, & pour ajouter beaucoup à vos regrets, la voix des perſonnes reſpectables dont il s'étoit environné! que ne peut ſur-tout ſe faire entendre la voix éloquente d'une vertueuſe amie, dont les tendres conſolations, dont les ſoins affectueux, elle me permettra de dire, dont les hommages ont ſuivi cet homme illuſtre juſqu'au tombeau! Elle peindroit l'heureuſe alliance de la bonté du cœur & de la ſimplicité du caractère avec toutes les puiſſances de l'eſprit! elle peindroit la réſignation d'un Philoſophe ſouffrant & mourant ſans plainte & ſans murmure! Cette excellente amie a été témoin de ſes derniers efforts; elle a reçu ſes derniers adieux; elle a recueilli ſes dernières penſées. Qui mérita mieux qu'elle d'être dépoſitaire des dernières méditations du génie? Que ne peut encore s'élever ici la voix impoſante d'un illuſtre ami de ce grand Homme, de cet Adminiſtrateur qui tantôt, dans la retraite, éclaire les peuples par ſes Ouvrages, & tantôt, dans l'activité du Miniſtère, les raſſure par ſa préſence & les conduit par ſa ſageſſe! Des ſentimens communs d'admiration, d'eſtime, & d'amitié, rapprochoient ces trois ames ſublimes. Que de douceurs, que de charmes dans leur union! Etudier la Nature & les hommes, les gouverner & les inſtruire, leur faire du bien & ſe cacher, exciter leur enthouſiaſme

&

& leur amour ; ce sont presque les mêmes soins, les mêmes pensées ; ce sont des travaux & des vertus qui se ressemblent.

Avec quelle joie M. de Buffon auroit vu cet ami, ce grand Ministre, rendu par le meilleur des Rois aux vœux de tous, au moment où les Représentans du plus généreux des peuples vont traiter la grande affaire du salut de l'Etat ; à la veille de ces grands jours où doit s'opérer la régénération solennelle du Corps politique ; où, de l'union, naîtront l'amour & la force ; où le Père de la Patrie recueillera ces fruits si doux de sa bienfaisance, de sa modération, & de sa justice ; où son auguste Compagne, mère sensible & tendre, si profondément occupée des soins qu'elle ne cesse de prodiguer à ses enfans, verra se préparer pour eux, avec la prospérité commune, la gloire & le bonheur ; dans cette époque, la plus intéressante de notre Histoire, qui peindra Louis XVI protégeant la liberté près de son trône, comme il l'a défendue au delà des mers ; se plaisant à s'entourer de ses Sujets ; Chef d'une Nation éclairée, & régnant sur un peuple de Citoyens ; Roi par la naissance ; mais de plus, par la bonté de son cœur & par sa sagesse, le Bienfaiteur de ses peuples & le Restaurateur de ses Etats.

Qu'il m'est doux, Messieurs, de pouvoir réunir tant de justes hommages à celui de la reconnoissance que je vous dois ! L'Académie Françoise, fondée par un Roi qui fut lui-même un grand Homme, forme une République riche de tant de moissons de gloire, fameuse par tant de conquêtes, & si célèbre par vos propres travaux, que peu de personnes sont dignes d'être admises à partager avec vous un héritage

transſmis par tant d'aïeux illuſtres; mais voulant embraſſer, dans toute ſon étendue, le champ de la penſée, vous appelez à vous des colonies compoſées d'hommes laborieux dont vous éclairez le zèle, dont vous dirigez les travaux, & parmi leſquels j'ai oſé former le vœu d'être placé. Ils vous apportent ce que le langage des Sciences & des Arts contient d'utile aux progrès des Lettres; & ce concert de tant de voix, dont chacune révèle quelques-uns des ſecrets du grand art qui préſide à la culture de l'eſprit, eſt un des plus beaux monumens que notre ſiècle puiſſe offrir à l'admiration de la poſtérité.



RÉPONSE de M. de SAINT-LAMBERT, Directeur de l'Académie, au Discours de M. VICQ-D'AZYR.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que l'Académie s'honore par les hommages qu'elle aime à rendre aux talens qu'elle ne possède pas, & aux travaux qui lui sont étrangers; elle sait quelles qualités sont nécessaires à ceux qui se consacrent à la recherche de la vérité, & que, dans tous les genres, il n'y a qu'une raison supérieure qui puisse apporter de nouvelles lumières à la raison universelle.

Dans le siècle passé, où l'art étoit arrivé à sa perfection, mais où la science avoit encore tant de pas à faire, il s'étoit élevé, entre l'un & l'autre, des barrières qu'on n'essayoit pas de franchir. Des asiles séparés étoient destinés à ceux qui étudioient la Nature & à ceux qui vouloient la peindre; on ne passoit pas de l'un à l'autre. Les grands Artistes qui devoient la connoissance approfondie des Arts au Philosophe de Stagire, ne se doutoient pas encore de toutes les obligations qu'ils auroient un jour à la Philosophie.

Le sage Fontenelle, qui heureusement ne s'étoit annoncé que par des talens agréables, prêta des charmes à quelques parties des Sciences; il en inspira le goût aux Lecteurs mêmes les plus frivoles, & bientôt, Citoyen de deux Républiques opposées, il en rapprocha les esprits; il apprit aux uns & aux autres à réunir leurs richesses diffé-

rentes. La connoiſſance de la Nature devint, pour la Poéſie, une ſource de beautés nouvelles. L'Auteur de la Henriade orna ce Poème philoſophique, & pluſieurs de ſes Ouvrages, des découvertes de Newton. Les Sociétés ſavantes perdirent quelque choſe de leur ancienne auſtérité; il régna dans leurs Ecrits une éloquence noble, ſimple, & modeſte, comme doit être celle des hommes qui ne veulent parler qu'à la raiſon. Enfin l'Auteur de la Préface immortelle de l'Encyclopédie, l'Auteur de l'Hiſtoire Naturelle, décorèrent de leurs noms la liſte de l'Académie, & le Génie des Arts fut flatté de s'aſſeoir à côté du Génie qui avoit enrichi ſon ſiècle de nouvelles vérités.

Vous avez, MONSIEUR, fait faire des progrès à une Science qui, dans tous les pays & dans tous les âges, a rencontré plus d'obſtacles que d'encouragemens. L'homme veut vivre, & vivre heureux. Pour prévenir ou ſoulager les maux auxquels ſa foible machine eſt condamnée, pour prévenir ou conſoler les chagrins qu'il doit aux paſſions vicieuſes ou trop exaltées, l'étude de l'homme phyſique & moral devroit être la plus aſſidue de ſes études. Il ſemble que ceux qui ont ſur nous quelque empire, devroient nous répéter ſans ceſſe ces mots de l'Oracle de Delphes: *Connois-toi.* Cependant les préjugés de toute eſpèce ſe ſont oppoſés long-temps à cette connoiſſance; & ce que la ſuperſtition & l'autorité ont peut-être le plus défendu à l'homme, c'eſt de ſe connoître.

L'ancienne & la moderne Aſie ont porté juſqu'au culte le reſpect pour les morts. Chez les Grecs, négliger de les inhumer, étoit un crime quelquefois puni par la perte de la vie. Il y a encore des Sectes religieuſes où les Prêtres, qui veulent conſerver du moins l'empire des

tombeaux, en défendent l'entrée à l'Anatomie. Ce n'eſt même que depuis quelques ſiècles qu'on lui abandonne les cadavres de deux eſpèces d'hommes, qui, à la vérité, ne ſont pas rares dans nos Sociétés mal ordonnées, des criminels & des miſérables.

Quel eſt donc cet inſtiɛt mal raiſonné qui nous attache ſi fortement aux reſtes inanimés de notre être? Et pourquoi la Société n'encourage-t-elle pas une Science dont la Nature a rendu l'étude rebutante?

Ces membres flétris & livides qu'il faut obſerver de ſi près, & ſi long-temps, bleſſent cruellement nos ſens; il faut vaincre le dégoût qu'ils nous donnent, & cette victoire, difficile à tous les hommes, eſt pour quelques-uns d'eux impoſſible.

Veut-on interroger, dans les animaux, la Nature vivante? Ces êtres qui ſont ſouvent les victimes de notre intérêt ou de notre amuſement, & qui alors ne nous inſpirent qu'une foible pitié, nous font éprouver une pitié déchirante lorſqu'il faut diviſer leurs membres ſenſibles, entendre leurs gémiſſemens continus, voir tous leurs mouvemens exprimer la plainte, & cependant prolonger & ranimer leurs douleurs.

Quelle paſſion peut donc ſurmonter des émotions ſi terribles? Cette curioſité qui, dans les hordes ſauvages, fait chercher à l'homme quelques connoiſſances utiles à ſa conſervation, & qui, dans les Sociétés policées, fait chercher à un petit nombre d'hommes, des vérités qui ſeront utiles à tous les ſiècles.

Cet amour de la vérité, ce beſoin irréſiſtible de la découvrir, eſt la paſſion dominante des vrais Philoſophes; elle s'empare de leur ame; elle change ou dirige leur carac-

tère ; elle fait taire les autres paſſions, & même ce déſir vague de la renommée, ce beſoin d'occuper de ſoi l'âge préſent, qui a ſi ſouvent écarté l'homme des routes de la raiſon & de la vertu.

C'eſt cette paſſion, Monsieur, qui vous a conduit dans vos travaux.

Vous êtes peut-être celui des Anatomiſtes qui a le plus comparé l'homme avec lui-même, c'eſt-à-dire, ce qu'il eſt dans ſes différens âges. Vous avez fait une étude heureuſe de pluſieurs des organes de nos ſens. Perſonne n'avoit vu auſſi bien que vous cette correſpondance établie par la Nature entre ces organes extérieurs, qui ſont les inſtrumens de l'ame, & ces organes intérieurs, qui ſont le principe de la ſenſibilité & de la vie.

Vous avez découvert, dans pluſieurs eſpèces d'animaux, des muſcles, des reſſorts inconnus avant vous. Les bornes que je dois preſcrire à ce Diſcours ne me permettent pas de m'étendre ſur tous les ſuccès de vos recherches ingénieuſes, & j'y ai regret ; l'expoſition de ſes découvertes eſt l'éloge du Philoſophe, comme le récit de ſes actions eſt l'éloge de l'homme de bien. Mais vos découvertes, Monsieur, déjà ſi connues des Savans, ſeront dépoſées dans le beau monument que vous érigez à la ſcience de l'Anatomie. C'eſt avec le même regret que je ne dis rien des excellens articles dont vous avez enrichi l'Encyclopédie, & de pluſieurs Mémoires ſur différentes parties de l'Hiſtoire Naturelle, qui, avant l'âge de 23 ans, vous avoient mérité une place à l'Académie des Sciences.

Le déſir d'être utile, qui s'eſt allié en vous à l'amour de la vérité, pour vous ſoutenir dans vos travaux, les a quelquefois interrompus ; vous avez employé une partie

de votre temps à faire des démarches & des Ecrits pour hâter l'établiſſement de la Société Royale de Médecine. Le projet que vous propoſiez, de concert avec M. de Laſſone, fut adopté promptement par un Miniſtre dont le génie, les connoiſſances immenſes, toutes les actions, toutes les penſées, tous les vœux n'ont eu qu'un but, le bonheur de ſa patrie & du Monde.

Il ſavoit que donner aux hommes la facilité de ſe communiquer leurs idées, c'eſt hâter dans tous les genres la marche de l'eſprit humain. La correſpondance de la Société Royale avec les plus habiles Médecins de l'Europe, a fait mieux connoître les influences que pouvoient avoir ſur la ſanté l'air que nous reſpirons, le ſol que nous cultivons, nos alimens, les différens emplois de notre vie. Elle a éclairé ſur les ſymptômes, la marche, les retours de pluſieurs maladies; elle apprit à démaſquer l'empiriſme le plus artificieux; enfin cette ſcience, à qui la puſillanimité infirme demande trop, à qui l'ignorance robuſte refuſe tout, a fait des progrès comme toutes les autres ſciences; elle ne nous promet plus de miracles, elle a augmenté le nombre de ſes ſecours, elle ſait mieux qu'elle ne le ſavoit autrefois, nous ſervir, ſe défier d'elle-même, &, quand il le faut, nous livrer à la Nature.

Quel autre que celui qui avoit eu tant de part à l'établiſſement de la Société Royale, quel autre que celui dont le Public aimoit la manière d'écrire & reſpectoit les connoiſſances, devoit être le Secrétaire de cette nouvelle Académie? Les acclamations de ceux qui alloient vous entendre dans les ſalles où vous avez long-temps honoré la place de Profeſſeur, ces acclamations vous appeloient à une place où il faut réunir le double mérite des lumières & de l'éloquence.

Il n'eſt pas permis à celui qui eſt chargé de faire l'extrait des ſavans Ouvrages de ſes Confreres, de n'avoir que des connoiſſances ſuperficielles ; c'eſt un juge & un juge favorable, il faut que ſa juſtice & ſa bienveillance ſoient éclairées. Les Savans écrivent ſouvent pour leurs égaux. L'Auteur d'un extrait écrit toujours pour le Public; il doit, en abrégeant, rendre plus évidentes les vérités & les erreurs; on exige qu'il répande un grand jour ſur un eſpace borné, qu'il épargne le temps aux hommes inſtruits, & une attention pénible à ceux qui veulent s'inſtruire.

La place de Secrétaire des Sociétés ſavantes impoſe encore un genre d'ouvrage que Fontenelle a porté à ſa perfection ; ce ſont les Eloges hiſtoriques : l'Auteur eſt un Philoſophe qui raconte, & non pas un Orateur qui veut émouvoir ; toute exagération lui eſt défendue ; on lui demande des détails choiſis & de la vérité ; on veut qu'il deſſine correctement ſes perſonnages, & non qu'il les peigne avec des couleurs vives & brillantes : mais plus il s'interdit les figures & les mouvemens de l'art oratoire, plus il doit ſe parer de toutes les richeſſes de la raiſon. Il faut qu'on remarque la juſteſſe & la nouveauté de ſes penſées plus que le bonheur de ſes expreſſions; enfin les réflexions ſont le genre d'ornemens qui lui eſt permis, &, comme tous les ornemens, elles ne doivent pas être prodiguées; il doit ſavoir analyſer les eſprits & connoître le cœur humain. Le Lecteur aime à trouver dans ces vies abrégées le caractère des Savans & le degré d'eſtime qui leur eſt dû; il veut vivre un moment avec eux, & voir quelles paſſions ont étendu ou borné leurs talens. Voilà, Monsieur, une partie du mérite des éloges

de l'illuſtre Sécrétaire actuel de l'Académie des Sciences, & des vôtres.

Vos Eloges ſont auſſi l'hiſtoire de la ſcience & des progrès qu'elle a faits de nos jours. Ce qui la caractériſe dans ce ſiècle, c'eſt d'avoir perfectionné les inſtrumens dont elle peut faire uſage; c'eſt d'en avoir inventé de nouveaux; c'eſt d'avoir créé des agens, ſans leſquels l'induſtrie & la curioſité humaine auroient des bornes trop reſſerrées: c'eſt avec les ſecours de ces inſtrumens qu'elle a découvert un nouvel aſtre planétaire, & mieux connu les autres; c'eſt par un art tout nouveau qu'elle a donné un nouveau degré d'intenſité au froid & à la chaleur. Le diamant s'évapore, le mercure eſt glacé, la foudre eſt enlevée à la nue; enfin c'eſt par des agens de ſon invention que la doctrine des quatre élémens eſt reconnue une erreur: l'homme les diviſe, les réunit, & les change.

L'empire de la ſcience n'eſt plus un vaſte déſert où l'on trouvoit quelques ſentiers pénibles, marqués par les pas des géans; c'eſt un pays cultivé, ſemé de toutes parts de routes faciles qui conduiſent de l'une à l'autre, & que les habitans peuvent parcourir ſans fatigue. Dans les ſiècles à venir, ceux qui reculeront les limites de cet empire ſeront peut-être des hommes moins extraordinaires que leurs prédéceſſeurs. Avec le ſecours des agens nouveaux, des inſtrumens perfectionnés, quiconque obſervera la Nature, verra tomber quelques-uns de ſes voiles.

Eh! ſans cette réflexion pourroit-on ſe conſoler de la perte des grands Hommes tels que celui que regrettent nos Académies, la France, & l'Europe entière? M. de Buffon eſt un de ces génies rares, que toutes les ſortes d'eſprit peuvent admirer. L'analyſe éloquente que vous

venez de faire de ses Ouvrages me dispense d'en parler avec quelque étendue; mais qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur le genre de philosophie & de beautés qui en font le caractère.

Après avoir vu tout ce qu'avoient écrit les Naturalistes anciens & modernes; après avoir fait lui-même beaucoup d'expériences; après avoir médité long-temps sur une multitude de faits isolés, M. de Buffon en saisit les rapports, s'éleva à des idées générales, & donna la théorie de la terre; elle fut suivie de l'histoire de l'homme & des animaux, & il enrichit par-tout cet Ouvrage de grandes vues & des vérités de la Philosophie. Dans la peinture de l'enfance, il expose la manière dont nous recevons nos idées, l'origine de nos passions, de notre raison; & son style, noble & touchant, jette sur la description de ce premier âge l'intérêt le plus doux & le plus tendre.

Peint-il la révolution qui se fait à l'âge de la puberté dans notre organisation? il n'oublie pas celle qui se fait dans le caractère; l'ame est changée avec les organes: la peinture de ce moment est vive & animée; la Philosophie y répand la décence.

L'homme jouit de ses forces physiques & de sa raison, ses passions & ses muscles ont leur énergie; & M. de Buffon peint cet âge viril avec les lumières d'un Philosophe profond dans la connoissance du cœur humain.

Enfin, après une durée que le chagrin abrège presque toujours, l'homme éprouve des pertes physiques & morales; & le tableau de sa décadence est un de ceux où il y a le plus d'idées fines, neuves, & consolantes.

Cet homme que vous avez vu dans tous les âges, on

vous le montre dans tous les climats ; vous aimez à le suivre sous les zônes torride, glacées, tempérées, & à voir le ciel qui l'environne, le sol qui le nourrit, déterminant sa couleur, ses traits, ses habitudes, sans cependant altérer ces penchans qui sont par-tout les mêmes, & que la Philosophie & les Lois peuvent diriger vers le bonheur de l'espèce entière.

Vous trouverez dans tous ces tableaux la couleur propre au sujet, & ce mérite se fait plus remarquer encore dans d'autres parties de l'Histoire Naturelle.

Quelle simplicité noble & touchante dans les descriptions de ces animaux, compagnons sensibles de nos travaux, de nos jeux, & de nos dangers ! M. de Buffon nous inspire pour eux une reconnoissance mêlée d'une sorte d'estime, & je ne sais quoi de tendre, que l'égoïsme lui-même ne se défend pas toujours d'éprouver.

Quelle énergie facile & sublime dans le tableau de ce tigre, odieux à tous les êtres, ne voyant que sa proie dans tout ce qui respire, & ne jouissant du sentiment de ses forces, que par l'étendue de ses ravages !

Le style de M. de Buffon a plus de grandeur & de majesté dans la description du lion, que la nécessité force à la guerre; mais ennemi sans fraude, pardonnant souvent à la foiblesse, & quelquefois martyr de la reconnoissance.

On relit, on médite la description de cet animal si puissant & si ingénieux, qui entend nos langages, qui conçoit l'ordre de nos sociétés & en distingue les rangs, qui montre même l'idée & le sentiment de la justice : le style de cette description n'est point élevé, il est élégant & simple ; c'est le portrait d'un sage.

Celui qui a dessiné avec des traits si fiers & si sublimes

le lion & le tigre, eſt-il le même qui a peint avec des traits ſi doux & des couleurs ſi aimables, la beauté & la grace de la gazelle, le retour du printemps & de l'amour, le chant de la fauvette & les careſſes de la colombe ?

Dans ces deſcriptions, M. de Buffon ſaiſit toujours ce qu'il y a de plus particulier dans le caractère des animaux; il le fait reſſortir, & chacun de ſes portraits a de la phyſionomie; il y mêle toujours quelque alluſion à l'homme; & l'homme, qui ſe cherche dans tout, lit avec plus d'intérêt l'hiſtoire de ces êtres, dans leſquels il retrouve ſes paſſions, ſes qualités, & ſes foibleſſes.

M. de Buffon explique l'origine phyſique des idées, des ſentimens, de la mémoire, de l'imagination des animaux, avec la même philoſophie qu'il a montrée dans l'hiſtoire de l'homme; c'eſt à la perfection d'un ſens, ou à l'imperfection d'un autre, qu'il attribue autant qu'à l'organiſation, leur genre de vie, leur caractère, le degré & l'eſpèce de leur intelligence. Après quelques pages d'une métaphyſique digne de Locke ou de Condillac, il tombe quelquefois dans des contradictions & des obſcurités. Souvenons-nous que, depuis la mort de Socrate, les Philoſophes de la Grèce ſe ſont enveloppés des ténèbres de la double doctrine, & que celui qui a égalé leur génie, a pu imiter leur prudence.

S'il excelle dans la deſcription des animaux, il n'eſt pas moins admirable lorſqu'il peint la ſurface de la Terre. Jamais l'éloquence deſcriptive n'a été plus loin que dans les deux Vues de la Nature; c'eſt le ſpectacle le plus magnifique que l'imagination, s'appuyant ſur la Philoſophie, ait préſenté à l'eſprit humain. Lucrèce & Milton n'auroient pas fait une plus belle & plus riche deſcription, &

Ils n'y auroient pas mis autant de philoſophie. Là, le grand art du Peintre n'eſt que le choix des circonſtances & l'ordre dans lequel elles ſont placées ; ce ſont toujours de grandes choſes expoſées avec ſimplicité : tous les détails ſont grands, l'enſemble eſt ſublime ; l'envie a voulu y voir de la parure, il n'y a que de la beauté.

Celui qui le premier avoit porté de grandes vues & des idées générales dans l'Hiſtoire Naturelle, celui qui avoit retrouvé le miroir d'Archimède & fait une foule d'heureuſes expériences, celui qui avoit fait pluſieurs découvertes qu'il devoit à ſa ſagacité plus qu'à ſes études aſſidues, a été bien excuſable d'avoir porté trop loin le talent de généraliſer, & d'avoir eu quelquefois un ſentiment exagéré des forces de l'eſprit humain. Ce génie actif & puiſſant devoit ſe trouver trop reſſerré dans les bornes que la Nature nous a preſcrites. Il falloit un nouveau monde à ce nouvel Alexandre. Rapide dans ſes idées, prompt dans ſes vaſtes combinaiſons, impatient de connoître, pouvoit-il toujours s'aſſervir à la marche lente & ſûre de la ſage Philoſophie ?

Pardonnons-lui de s'être élancé d'un vol au ſommet de la montagne vers lequel tant d'autres ſe contentent de gravir. C'eſt de là que, portant ſes regards dans un eſpace immenſe, il a vu la Nature créer, développer, perfectionner, altérer, détruire & renouveler les êtres ; il l'a comparée avec elle-même, il a vu ſes deſſeins, & a cru voir les moyens qu'elle emploie. De la hauteur où il s'étoit placé, cherchant à découvrir les cauſes de l'état du globe, les propriétés premières, & les métamorphoſes des ſubſtances qui le compoſent ou qui l'habitent, il s'eſt précipité dans cet abîme des temps, dont aucune tradi-

tion ne revèle les phénomènes, où le génie n'a pour guide que des analogies incertaines, & ne peut former que de ſpécieuſes conjectures.

Sans doute la doctrine de la formation des planètes & de la génération des êtres animés, ſera citée au tribunal de la raiſon ; mais elle y ſera citée avec les erreurs des grands Hommes. Les idées éternelles de Platon, les tourbillons de Deſcartes, les monades de Léibnitz, tant d'autres moyens d'expliquer toutes les origines, tous les mouvemens, toutes les formes, n'ont point altéré le reſpect qu'on a conſervé pour leurs inventeurs, parce que leurs brillantes hypothèſes ont prouvé la force de leur imagination & celle de leur raiſonnement.

Nous pouvons refuſer d'adopter les ſyſtêmes de M. de Buffon ; mais ſoyons juſtes ſur la manière dont il les expoſe & dont il les défend ; il ne les enveloppe d'aucun nuage ; il eſt impoſſible de les préſenter avec plus de modeſtie. Il ne les donne d'abord que comme des ſuppoſitions. Il commence par les appuyer des preuves les plus foibles ; de plus ſpécieuſes ſuccéderont bientôt ; il en arrivera de plus puiſſantes, il les environne de vérités : toutes ſe lient, ſe fortifient l'une par l'autre ; la dialectique eſt parfaite, le ſtyle eſt toujours majeſtueux, clair, & facile ; c'eſt celui que la raiſon pourroit choiſir pour parler aux hommes avec autorité.

Quelque degré de vraiſemblance que le génie de M. de Buffon ait pu prêter à ſes ſyſtêmes, gardons-nous de croire qu'ils inſpirent aujourd'hui une aveugle confiance ; nous ne ſommes plus au temps où les erreurs ſe propageoient ſous les auſpices d'un grand Homme. Toutes les opinions ſont diſcutées ; on diſtingue dans un ſyſtême ce

qu'il y a de vrai ou de faux ; si l'expérience ne le soutient pas, sa foiblesse est reconnue, & on n'a pu la reconnoître sans acquérir de nouvelles lumières. Rendons grace aux hommes de génie qui ont imprimé du mouvement à leur siècle ; pardonnons-leur des illusions, lorsqu'en s'écartant de la vérité, ils ont augmenté le désir de s'occuper d'elle. M. de Buffon a inspiré une nouvelle ardeur pour toutes les Sciences qui tiennent à l'étude de la Nature. Il a rendu plus commun le plaisir de la contempler & celui d'en jouir ; il nous a fait partager son enthousiasme pour elle : nous la regardons aujourd'hui avec les yeux attentifs ou charmés du Philosophe ou du Poète ; nous lui découvrons de nouvelles beautés, quelque chose de plus majestueux ; nous lui arrachons tous les jours quelques secrets, dont nous nous flattons de faire usage.

M. de Buffon a été comblé des faveurs de la renommée ; on peut le compter dans le petit nombre des hommes qui ont reçu de leur siècle le tribut d'estime & de reconnoissance qu'ils avoient mérité. S'il eût cultivé un autre genre de philosophie, peut-être auroit-il été moins heureux. On aime à se délivrer de l'ignorance de la Nature, qui ne peut être utile à personne, tandis qu'il y a encore des hommes qui veulent maintenir l'ignorance morale. Le Physicien a des admirateurs, & ses Critiques ne relèvent que ses fautes. Le Philosophe, dont les études ont pour objet les droits de l'homme & les règles de la vie, reçoit de son siècle plus de censures que d'éloges ; quand le temps commence à rendre populaires ses maximes qui combattent l'injustice, il a moins de détracteurs, mais il conserve des ennemis.

M. de Buffon, dans ses jardins de Montbard, cher-

chant des vérités ou de grandes beautés, rencontrant les unes ou les autres, aimé de quelques amis qui devenoient ses disciples, cher à sa famille & à ses vassaux, goûtoit tous les plaisirs d'une vieillesse occupée, qui succède à de beaux jours qu'ont remplis des travaux illustres.

S'il quittoit sa retraite délicieuse, c'étoit pour revoir ce Jardin Royal, ce Cabinet d'Histoire Naturelle, qui lui doivent ce qu'ils possèdent de plus précieux. Les bâtimens qui renferment une partie de ces trésors, avoient été embellis & agrandis par ses soins & même par ses avances. Les merveilles des trois règnes y sont déposées dans un ordre qui semble être celui que la Nature indiqueroit elle-même. Ce Jardin, ce Cabinet sont devenus une bibliothèque immense, qui nous instruit toujours & ne peut jamais nous tromper. Là, M. de Buffon, jetant un coup-d'œil sur tout ce qui l'environnoit, pouvoit jouir, comme le Czar Pierre, du plaisir d'avoir repeuplé & enrichi son Empire. Il y recevoit les visites & les hommages des Savans, des Voyageurs, des Hommes illustres dans tous les genres, & même des Têtes couronnées. Plusieurs lui apportoient ou lui envoyoient des animaux, des plantes, des fossiles, des coquillages de toutes les parties de la terre, des rivages de toutes les mers. Aristote, pour rassembler sous ses yeux les productions de la Nature, avoit eu besoin qu'Alexandre fit la conquête de l'Asie; pour rassembler un plus grand nombre des mêmes productions, que falloit-il à M. de Buffon? SA GLOIRE.